



FAMILLE
Oui, il y a bien
des chouchous
dans les fratries
P. 21

LIENS FAMILIAUX

Les cinq clichés de la fratrie : oui, il y a bien des chouchous



Comment les mêmes parents peuvent-ils avoir des enfants si différents ? Et l'enfant préféré, on en parle ? Héloïse Junier, docteure en psychologie du développement, répond à ces questions épineuses.

JULIE HUON

Elle est elle-même mère de deux filles et « petite dernière » d'une fratrie de quatre. L'autrice française Héloïse Junier, docteure en psychologie du développement, formatrice pour les professionnels de la petite enfance et psychologue en crèche, signe un ouvrage qui regorge de découvertes scientifiques, de témoignages et de conseils concrets pour mieux comprendre ces liens qui – qu'on le veuille ou non – nous collent à la peau. Voici cinq tabous et clichés dont elle ne fait qu'une bouchée.

1

« On ne divorce pas de ses frères et sœurs »

« C'est une relation hors norme, la plus longue que l'on connaîtra. Elle peut durer 80 à 90 ans. Aucune autre n'est aussi durable, même pas celle avec nos parents qu'on ne fréquente en moyenne que 40 ou 50 ans. Ici, c'est pratiquement le double. C'est une relation profondément intime, marquée par une cohabitation d'une vingtaine d'années. Les cousins ? Une relation de long terme aussi, mais sans cohabitation. Le couple ? Souvent moins stable dans le temps. La fratrie, ou la sororie, c'est un lien unique qui influence profondément nos vies. Et parce qu'il est indéfectible, il génère des émotions d'une intensité rare. Les enfants prennent moins de gants avec leurs frères et sœurs, car ils savent que ce lien est là pour toute la vie. On peut arrêter de parler à un ami, rompre avec un conjoint, mais on ne divorce pas de ses frères et sœurs. »

2

« Frères et sœurs : une relation qui bouge toute la vie »

« J'aime bien expliquer ça aux familles inquiètes. Les recherches montrent que cette relation profondément vivante va évoluer tout au long de l'existence en suivant plusieurs grandes étapes. Dans l'enfance, on passe beaucoup de temps ensemble. Il y a énormément de

conflits, mais aussi beaucoup de coopération, de jeux et d'entente. A l'adolescence, on remarque un phénomène intéressant : c'est le début de l'expérience non partagée. Quand un ado rencontre un problème, il va plus souvent se confier à ses amis qu'à ses frères et sœurs. Au début de l'âge adulte, il y a un rapprochement. On obtient ses premiers diplômes, on n'est pas encore en couple, ni installé : la fratrie reste une base. Mais quand on fonde sa propre famille, le lien se distend, on a moins de temps pour les relations fraternelles. On se retrouvera plus tard, à la suite d'une crise – comme un divorce, une perte d'emploi, une vulnérabilité – et au décès du premier parent, les liens se resserreront encore face au drame. Au décès du second parent, en revanche, c'est souvent le chaos. Les tensions et rancœurs peuvent exploser. Vers 60-70 ans, une fois les rivalités dépassées, on tend vers une relation apaisée. On se retrouve et on met les conflits de côté. »

3

« Bien sûr que de nombreux parents ont un enfant favori »

« C'est ce qui m'a le plus surprise dans mes recherches : le favoritisme parental. En tant que mère et psychologue, je ne pensais pas que c'était un phénomène aussi répandu. Pourtant, 65 % des familles seraient concernées. Et ce favoritisme ne disparaît pas avec l'enfance. Il peut durer toute la vie. Moins qu'un enfant préféré, on parle plutôt d'enfant favorisé, et de traitement parental différencié. Mais oui, le phénomène est tellement fréquent que c'est carrément un courant de recherches ! Pourtant, les parents en ont rarement conscience. Quand on leur demande,

65 %

65 % des familles seraient concernées par le favoritisme parental. Et ce favoritisme ne disparaît pas avec l'enfance. Il peut durer toute la vie



Après avoir écrit ce livre, moi-même, j'ai essayé de réajuster pas mal de choses avec mes deux filles

Héloïse Junier
Docteure en psychologie du développement

”

dans les enquêtes, s'ils favorisent un enfant plutôt qu'un autre, ils répondent presque toujours non. Mais quand on analyse leurs comportements, la réalité est bien différente. Ce favoritisme parental se manifeste de deux façons principales : l'affection différenciée, où on va donner plus de câlins à tel enfant, le

prendre plus dans les bras, le défendre en cas de conflit, être plus tolérant avec lui et d'autres choses toutes bêtes comme lui demander plus souvent comment s'est passée sa journée d'école ; et le contrôle différencié où l'autre enfant sera plus surveillé, plus sanctionné, où l'on sera plus strict et exigeant avec lui. La double peine, en quelque sorte. Ce sont des réalités

scientifiquement documentées, mais très taboues. On peut rééquilibrer la situation, mais ce n'est pas évident. Dans mon livre, j'ai traduit un questionnaire conçu par une jeune chercheuse turque qui a consacré sa thèse au favoritisme parental. Il permet aux parents de prendre conscience du problème. Et dans une partie des cas, ça peut suffire à réajuster naturellement les comportements. C'est vraiment thérapeutique. »

4

« Non, le rang de naissance ne façonne pas la personnalité »

« Une méta analyse de 2015 sur plus de 20.000 individus l'a démontré. L'idée que l'aîné est sérieux, conformiste, et le cadet plus rebelle et créatif : un mythe, une idée reçue qu'il faut complètement déconstruire et arrêter d'alimenter. En revanche, ce qui est sûr, c'est qu'on n'est pas le même parent avec le premier, le deuxième ou le troisième enfant. L'aîné subit plus de pression parentale. C'est lui qui essuie tous les idéaux et les angoisses des parents. La première grossesse est aussi souvent plus anxiogène que les suivantes : on a plus de craintes, on veut tout bien faire, on surveille chaque détail. Les conséquences se voient dans les chiffres : l'aîné aurait 48 % de risques en plus de développer de l'anxiété et 35 % de risques en plus de souffrir de dépression par rapport au cadet, dès l'âge de 8 ans. En contrepartie, il bénéficie d'une stimulation cognitive plus forte, ce qui explique qu'il ait souvent un meilleur parcours scolaire. Bien sûr, ce ne sont que des tendances

La fratrie, ou la sororité, c'est un lien unique qui influence profondément nos vies. © AFP.

générales, mais elles sont bien documentées. A l'inverse, le "petit dernier" serait plus porté, plus cajolé. Il recevrait plus de contact physique, c'est vrai, mais il serait aussi en moyenne moins stimulé sur le plan éducatif. On le protège moins des écrans, on l'allaite moins longtemps, on prend un congé parental plus court. Il grandit avec moins de pression, mais cela peut aussi avoir un impact : il a plus de risques d'avoir un niveau de revenu inférieur à l'âge adulte et davantage de vulnérabilités, faute d'avoir été aussi stimulé que son aîné. Moi, j'ai deux filles, et clairement, j'étais dans les stats ! Après avoir écrit ce livre, j'ai essayé de réajuster pas mal de choses. »

5

« Non, les enfants uniques ne sont pas malheureux »

« Les préjugés sont tenaces. Pourtant, les recherches montrent qu'ils ne sont ni plus égoïstes, ni moins sociables, ni moins généreux que les autres. Pendant mon enquête, j'ai interrogé beaucoup de familles et de fratries de tous âges, et un garçon d'une dizaine d'années m'a confié quelque chose qui m'a marquée. Il m'a dit : "Le pire, ce n'est pas d'être enfant unique. Je n'ai connu que ça et j'aime bien : j'ai mes parents pour moi, j'ai du temps pour moi, pas besoin de partager la maison. Non, le pire, quand je dis que je n'ai ni frère ni sœur, c'est cette façon qu'ont les gens de me regarder en penchant la tête et en faisant Ooooh ! Ce regard-là, c'est ça qui me blesse." On a tous et toutes probablement déjà fait cette petite moue triste quand quelqu'un nous dit qu'il est enfant unique. Désormais, il faudrait s'en empêcher ! »



« Frères et sœurs, une histoire de complicité et de rivalité »,
HÉLOÏSE JUNIER Ed. chez Les Arènes, 331 p., 21,90 €.